CHAPITRE 1

Une bourgade perdue

En mars 2020, mon mari et moi avons quitté le sud du Bronx pour nous installer dans la vallée de l'Hudson, une région rurale idéale dont les peintres et les poètes ont gardé le souvenir. C'est un patchwork d'arbres verts et de champs jaunes, de collines majestueuses, de chutes d'eau historiques et de petites fermes pittoresques sur les pentes de hameaux endormis.

J'étais loin de me douter, lorsque nous nous y sommes installés, qu'elle me fournirait une illustration, en miniature, des dégâts causés par la pandémie (ou, devrais-je dire, « la pandémie », car, comme je l'ai prouvé dans d'autres analyses, les données sur la base desquelles cette histoire a été racontée ont toujours été compromises et invérifiables) et la réaction à la pandémie, à notre culture et à notre vie civique.

Et des dommages qu'elle a causés à nos cœurs.

Les villes de notre région ressemblent à des tableaux de Norman Rockwell : il y a Main Street, à Millerton. Elle possède un clocher blanc du XIX^e^ siècle et l'Irving Farm New York Cafe, très mignon et réputé parmi les gastronomes, avec ses excellents grains de café sélectionnés. On y trouve une charmante boutique d'antiquités, une pizzeria fameuse.

Quand on se rend à Millerton, on a l'impression de rouler au cœur de l'Amérique archétypale. Tout ce que les chansons de Woody Guthrie commémorent, tout ce à quoi les soldats américains rêvaient lorsqu'ils avaient le mal du pays – tout ce qui est doux et pur – se trouve dans les villes de la vallée de l'Hudson.

C'est mon impression en tout cas.

Et là je ne peux m'empêcher d'entretenir un fervent monologue intérieur, simplement pour pouvoir flâner dans la quincaillerie locale, chez le fleuriste du coin, au bureau de poste.

Parce qu'un massacre émotionnel a eu lieu dans ces petites villes, à travers l'Amérique. Et maintenant on attend de nous que l'on fasse comme si rien ne s'était passé.

Psychiquement, pourtant, émotionnellement, le sang coule dans les rues. Les corps sont empilés, invisibles, devant les magasins de bonbons, les cavistes haut de gamme, les jolis monuments aux morts de la Seconde Guerre mondiale ; devant le marché de producteurs le samedi, devant les bars à tapas.

Alors, mon mantra intérieur et silencieux est : « Je vous pardonne. »

Je vous pardonne, cinéma de Millerton. Votre propriétaire, qui a été interviewé dans une gazette juste avant la pandémie, où il disait de belles choses sur la façon dont le cinéma rénové améliorerait la vie des habitants du coin, a placardé une affiche en 2021, sur laquelle on pouvait lire que seules les personnes vaccinées pouvaient entrer. Il fallait vraiment chercher les petits caractères pour s'assurer qu'on *pouvait* franchir ses portes si on n'était pas vacciné, à condition d'être porteur d'un test PCR négatif.

Je pardonne au jeune qui contrôlait les tickets à l'entrée de m'avoir dit que je ne pouvais pas aller plus loin, que je ne pouvais pas m'asseoir avec d'autres êtres humains de ma communauté, pour regarder un film avec mes voisins.

Je lui pardonne de m'avoir dit que je devais retourner dehors, sur le trottoir, que je ne pouvais même pas rester dans le hall.

Je pardonne à ces jeunes gens qui voulaient simplement travailler et qui ont dû pratiquer la discrimination la plus odieuse et la plus blessante – blessante pour moi, mais aussi pour eux, sans doute – afin de conserver leur emploi.

Je leur pardonne. Je leur pardonne la scène mortifiante qu'ils ont été obligés de provoquer.

Je pardonne au propriétaire du cinéma sur la défensive de m'avoir crié dessus lorsque j'ai remis en question cette politique.

Je pardonne au couple de personnes âgées dans le hall d'entrée, à la femme qui s'est mise à me crier de manière alarmante qu'elle était contente de cette politique et qu'elle ne voulait pas que je m'approche d'elle. Je lui pardonne. Je pardonne à son mari, silencieux et embarrassé, son silence.

Je pardonne à l'employée du fleuriste de Millerton qui m'a demandé, dès mon entrée dans l'échoppe, « Êtes-vous vaccinée ? », alors que je voulais simplement de jolies fleurs, des rameaux d'olivier artificiels, peut-être, comme ceux que j'avais vus dans un magazine de décoration, pour les mettre dans un vase dans mon bureau.

Je pardonne à cette employée d'avoir dû suivre un scénario qui a dû être établi par le comté ou par l'État pour que toutes les petites entreprises le suivent, selon une méthodologie bizarre et coercitive, alors que cette question inattendue, anti-américaine et inappropriée a été posée du jour au lendemain, magasin après magasin, dans ma petite ville, et dans les villes voisines, et même à New York, à un certain moment de la mauvaise année 2021.

Je pardonne à ces commerçants de m'avoir privée d'un des grands avantages d'une société libre, le don incommensurable de la liberté, de l'Amérique : le droit d'être rêveur, d'avoir un peu d'intimité et d'être dans ses pensées.

Je pardonne à cette employée de s'être immiscée dans ma vie privée d'une manière surprenante, impolie et tout à fait hors de propos, étant donné qu'elle vendait simplement des fleurs et que j'essayais simplement de les acheter.

Je lui pardonne la façon dont cette demande a fait monter mon taux d'adrénaline, comme c'est le cas lorsque les choses sont instables autour de vous. En 2021, vous ne pouviez pas savoir quels employés, dans quels magasins, allaient vous confronter, ni sur quel ton, ni à quel moment, avec cette question pressante et intimidante – lorsque vous poussiez la porte par hasard, simplement pour acheter du dentifrice ou une part de pizza, ou pour regarder des antiquités.

On ne s'attend pas à une inquisition.

Je pardonne à cette employée du magasin de fleurs de m'avoir posé cette question abrupte et invasive qui, à chaque fois, m'a fait me sentir piégée, violée et humiliée à la fois, moi qui souffre d'un syndrome de stress post-traumatique diagnostiqué cliniquement à la suite d'un très ancien traumatisme. Ce sentiment d'embuscade a certainement été ressenti par tous les survivants de traumatismes.

Êtes-vous vaccinée ?

L'êtes-vous ? Vaccinée ?

Êtes-vous vaccinée ?

Êtes-vous nue ? Êtes-vous sans défense ?

Êtes-vous à moi ? Ma possession ?

Le clip viral de la présidente des marchés internationaux de Pfizer, Janine Small, admettant devant le Parlement européen en octobre 2022 que les vaccins à ARNm n'ont jamais été testés par rapport à leur capacité à stopper la transmission, aurait dû faire de chacun de ces moments une source de profonde gêne et un motif d'autocritique pour toutes les personnes qui ont infligé ces violations de la vie privée à d'autres ou qui ont exclu de quelque manière que ce soit leurs voisins, leurs concitoyens et concityonennes[1].

Ils l'ont fait, c'est désormais clair pour tout le monde, sur la base d'une absurdité totale.

Mais en attendant, je leur pardonne. Je dois le faire. Parce que sinon, la rage et le chagrin m'épuiseraient jusqu'à la mort.

Je pardonne à ma voisine qui s'est figée lorsque je l'ai prise dans mes bras.

Je pardonne à mon autre voisine, qui m'a dit qu'elle préparait une soupe et du pain maison, et que je pouvais me joindre à elle pour en manger, *si* j'étais vaccinée. Mais que si je n'étais pas vaccinée, elle m'a expliqué qu'elle serait peut-être d'accord pour faire un tour avec moi dehors un autre jour.

Je pardonne à l'agent – comment pourrait-on l'appeler autrement – certainement nommé par le conseil local de santé, qui m'a dit que je ne pouvais pas entrer dans une église lors d'un charmant festival en plein air dans le petit hameau forestier de Mount Washington, pour voir une exposition, parce que je ne portais pas de masque. Je lui pardonne le regard d'acier qu'il m'a lancé lorsque je lui ai expliqué que je souffrais d'une grave maladie neurologique et que je ne pouvais donc pas porter de masque. Je pardonne à la dame nerveuse derrière la table pleine de babioles, qui nous avait apparemment dénoncés au représentant du conseil de santé, alors que nous étions simplement en train de fureter à l'extérieur, entourés d'air frais, par une paisible journée de juin, nos visages découverts, à sa table.

Je leur pardonne d'avoir fait une scène à propos de tout cela devant mon beau-fils de 10 ans à l'époque. Les personnes non masquées et non vaccinées sont éternellement accusées d'avoir fait des scandales, mais les scandales ont été faits, en réalité, à cause des actes de ceux qui se conformaient et contraignaient.

Je leur pardonne de nous avoir obligés à quitter le festival. Je leur pardonne d'avoir donné une leçon pathétique et indéfendable de servilité et de soumission à des « ordres » qui n'avaient aucun sens, devant un enfant américain impressionnable.

Je pardonne à la caissière de ma banque locale de m'avoir jeté une serviette en papier pour couvrir mon visage, alors que je lui expliquais respectueusement et gentiment, à 6 mètres de distance, pourquoi je ne portais pas de masque.

Je pardonne au personnel de l'hôtel Walker, dans le sud de Manhattan, de m'avoir prévenue qu'il appellerait le directeur, qui lui-même appellerait les forces de l'ordre, si je m'asseyais au comptoir du Blue Bottle Coffee en compagnie de ma personne non vaccinée.

Je pardonne à mes proches de nous avoir tenus à l'écart de la table de Thanksgiving.

Je pardonne à l'une de mes meilleures amies d'avoir quitté le pays sans me dire au revoir, parce qu'elle était « déçue » de ma position sur les masques et les vaccins. Peu importe que c'était entièrement à mes risques et périls, mon corps, ma décision, ma vie. Sa « déception » l'a conduite à assumer le fardeau de me censurer pour quelque chose qui n'avait rien à voir avec elle. Je lui pardonne, même si ça m'a brisé le cœur.

Je pardonne à cet ami dont la fille a eu un bébé et qui ne m'a pas laissé entrer pour voir l'enfant.

Je pardonne à l'ami qui a dit qu'il ne s'asseyait pas à l'intérieur avec des personnes non vaccinées.

Je pardonne aux membres de ma famille qui ont fait pression sur mon époux pour qu'il reçoive un rappel supplémentaire, ce qui a eu pour conséquence directe des dommages au niveau de son cœur.

Je leur pardonne parce que mon âme me dit que je dois le faire. Mais je ne peux pas oublier.

Sommes-nous censés simplement reprendre le cours de notre vie comme si des membres émotionnels n'avaient pas été broyés, comme si des cœurs et des tripes n'avaient pas été transpercés comme par des objets tranchants ?

Comme s'il n'y avait pas eu de sauvagerie, de massacre ?

Tous ces gens – maintenant que des athlètes meurent, que leurs proches sont malades et hospitalisés, maintenant que l'on sait que la « transmission » est un mensonge et que l'« efficacité » des vaccins est elle-même un mensonge – sont-ils désolés ? Réfléchissent-ils sur eux-mêmes, sur leurs actes, sur leur conscience, sur leur âme immortelle, sur ce qu'ils ont fait aux autres, sur leur rôle dans ce mélodrame honteux de l'histoire américaine et mondiale – une époque qui ne pourra jamais être effacée ?

Je n'entends rien. Je n'entends pas d'excuses.

Je ne vois pas d'affiche sur le cinéma de Millerton disant : « Chers clients, nous sommes désolés d'avoir traité beaucoup d'entre vous comme si nous vivions tous sous les lois Jim Crow. Nous l'avons fait sans aucune raison. Il n'y a évidemment aucune excuse pour une telle discrimination, à l'époque ou aujourd'hui. Nous vous prions de bien vouloir nous pardonner. »

Rien. Avez-vous vu ou entendu quelque chose de semblable ? Non. Pas une seule conversation. Pas une seule affiche. Pas un seul article. « Mon ami, j'ai été une brute. Comment pourriez-vous me pardonner ? Je me suis si mal comporté. » Vous avez entendu quelque chose du genre ? Non, rien.

Au lieu de ça, les gens ont réagi au fait de leur horreur, de leur erreur avérée, de leur bêtise, de leur ignorance et de leur crédulité, comme des chiens sournois et coupables. Ils se sont mis à l'écart.

En ville, ils ont discrètement commencé à ajouter quelqu'un sur leur liste. À la campagne, ils ont commencé à arrêter leur voiture sous le soleil pour discuter un peu.

Ils ont commencé à appeler simplement pour dire « Salut » – après deux ans et demi. Deux ans et demi d'ostracisme brutal et ignorant.

Je peux et je dois pardonner à tous ceux que j'ai énumérés. Mais il est plus difficile de pardonner aux autres.

Ce pardon personnel et intérieur d'individus trompés ou de propriétaires de petites entreprises contraints, qui est mon propre travail intérieur – un travail que je fais quotidiennement entre moi et mon Dieu, simplement pour ne pas me transformer en pierre – n'a rien à voir, bien sûr, avec le besoin des

malfaiteurs, de leur côté de la relation, de s'auto-examiner et de se repentir vraiment. Et cela n'évite certainement pas la grave et terrible comptabilité des crimes et la mise en place d'une véritable justice, pour les dirigeants, les porte-parole et les institutions qui ont fait le mal, ce qui est maintenant tout à fait nécessaire.

Sans responsabilité, sans commissions pour la vérité et la réconciliation, sans une justice implacable et proportionnelle aux crimes commis, comme l'ont appris à leurs dépens l'Afrique du Sud, la Sierra Leone, le Rwanda et l'Allemagne, il n'y a rien qui garantisse que les mêmes crimes ne seront pas commis à nouveau.

Et oui, j'écris ceci en me souvenant précisément du plaidoyer ignorant, illusoire et dangereux de l'apologiste de la « covidomania » Emily Oster dans *The Atlantic* pour une « amnistie » ; « Déclarons une amnistie pandémique », publié le 31 octobre 2022 :

> *Les personnes qui ont vu juste, pour quelque raison que ce soit, peuvent vouloir jubiler. Les personnes qui se sont trompées, pour quelque raison que ce soit, peuvent se sentir sur la défensive* [...] *Traiter les choix en matière de pandémie comme un tableau de scores sur laquelle certains ont accumulé plus de points que d'autres nous empêche d'aller de l'avant. Nous devons mettre ces querelles de côté et déclarer une amnistie pandémique.*[2]

Ou, non. Il ne s'agit pas d'un « tableau de scores ». Il s'agit d'une série de crimes.

Que les choses soient bien claires : une « amnistie » pour des crimes d'une telle gravité et d'une telle ampleur n'est pas envisageable. Il n'y a pas eu d'accolade après la libération d'Auschwitz.

Il est difficile de pardonner au lycée de Chatham qui a forcé une adolescente à être vaccinée à l'ARNm contre sa volonté, pour avoir le droit de jouer au basket et ainsi espérer décrocher une bourse d'études. Les personnes qui en sont responsables doivent rendre des comptes.

Il est difficile de pardonner aux médecins, aux hôpitaux, aux pédiatres, qui savaient. Qui savaient. Qui savaient. Et qui ont baissé la tête et planté les aiguilles dans les bras d'innocents et fait du mal. Médecins qui disent aujourd'hui, à propos des horribles effets secondaires provoqués par leurs propres mains, à propos de leur propre collusion : « Nous sommes abasourdis. On ne sait que dire. »

Est-il déjà arrivé que des médecins occidentaux, avant 2020, ne sachent que dire ?

Les médecins, les hôpitaux et les organisations médicales – dont on a découvert en 2023 qu'il avait reçu de coquettes sommes de la part du

département américain de la Santé et des Services sociaux (HHS) (qu'ils ne recevaient que s'ils s'en tenaient au « script » du HHS) – doivent rendre des comptes[3].

Il est difficile de pardonner aux maires de New York, Bill de Blasio et Eric Adams, qui ont tous deux envoyé au chômage, sans aucun revenu pour nourrir leur famille, les courageux intervenants de première ligne qui refusaient de se soumettre à une expérimentation dangereuse. Eux et d'autres responsables politiques doivent rendre des comptes.

Il est difficile de pardonner aux universités de l'Ivy League, qui ont accepté l'argent du HHS et qui ont ensuite livré les corps de leurs étudiants, en forçant presque tous les membres de leurs communautés à se soumettre à une injection expérimentale dangereuse voire mortelle – une injection qui portera atteinte à la fertilité de nombreuses jeunes femmes et au cœur de nombreux jeunes hommes ; une injection qui tuera des membres de ces communautés.

Ils ont pris l'argent et ont du sang sur les mains. Avez-vous, parents d'enfants en âge de fréquenter l'université, reçu une lettre d'excuses ? « Nous sommes sincèrement désolés d'avoir forcé votre fils/fille à se soumettre à une injection expérimentale qui peut lui faire du mal, qui peut handicaper votre fille en la faisant saigner tous les mois de ses années de procréation, et qui peut conduire votre fils à tomber raide mort sur le terrain de sport. Et qui, en fin de compte, n'a rien à voir avec la transmission. Nous ne nous excuserons jamais assez. (Mais l'argent, il faut dire que ça représentait vraiment beaucoup.) Vraiment désolés. Nous ne recommencerons pas, soyez-en sûrs. »

Avez-vous reçu cette lettre, parents étasuniens ?

Les doyens et les administrateurs qui ont pris l'argent et ont « forcé » nos enfants – et certains le font encore aujourd'hui – doivent rendre des comptes.

Il est presque impossible de pardonner aux églises et aux synagogues qui ont accepté l'argent et qui sont restées fermées. Ou qui ont accepté l'argent et qui ont ensuite fermé leurs portes aux personnes non vaccinées lors des High Holy Day Services. (Coucou la Hevreh Synagogue de Southern Berkshire. Shalom. Shabbat Shalom. Bon Yom Tov.)

> *« Veuillez noter que nous demandons une preuve de vaccination à l'entrée pour tous les High Holy Day Services. Veuillez en apporter une copie avec vous. Le port du masque est facultatif et encouragé pour tous ceux qui se sentent à l'aise avec ce type de vêtement. »*

Les rabbins, les prêtres et les ministres qui ont pris l'argent et pratiqué une discrimination illégale, et qui ont abandonné leur vocation spirituelle, doivent être tenus pour responsables.

Ce sont des péchés graves.

Mais, eh bien, vous avez des courses à faire. Vous avez des livres à rendre à la bibliothèque et des fleurs à aller chercher chez le fleuriste ; vous devez aller au match de foot des enfants, au cinéma, à la quincaillerie. Retourner à l'église. Retourner à la synagogue.

Vous devez reprendre le cours de votre vie.

Vous devez contourner les corps qui se décomposent de manière invisible dans les rues charmantes de notre pays. Vous devez reprendre votre vie comme si vous n'étiez pas anéanti sur le plan spirituel. Ou vous devez récupérer si vous étiez l'agresseur.

Vous excuserez-vous si vous avez mal agi ? Pardonnerez-vous si vous avez été lésé ?

Cette nation, qui s'est tellement éloignée de son identité et de l'intention de ses fondateurs, pourra-t-elle un jour guérir ?

Pouvons-nous nous guérir ?

Le pardon à un niveau interne – celui des individus contraints ou trompés – peut nous aider ou nous guérir en tant qu'individus.

Mais seuls les réparations les plus graves, la vérité recherchée jusqu'au bout dans chaque cas, les enquêtes et les procès ouverts selon les belles règles de notre droit, et la justice sévère rendue ensuite aux dirigeants, aux porte-parole et aux institutions – coucou Dr Oster – nous permettront jamais de guérir, ou même d'aller de l'avant ensemble en toute sécurité – en tant que nation.